

Quand elle fut prête (elle n'avait conservé qu'une jupe de dessous), elle voulut encore retirer la croix d'or suspendue à son cou et la donner à Jeanne Kennedy. Mais le bourreau la réclama. Tout ce que portaient sur leur personne les condamnés devenait, d'après l'usage, sa propriété. Le bourreau prit donc la croix et la mit dans son soulier. Toujours obéissant à l'usage, les deux exécuteurs prièrent la reine de leur pardonner ce qu'ils allaient faire et elle acquiesça aussitôt à cette prière. Elle reprit sa place sur son fauteuil et tendit le cou. Elle avait cru qu'elle serait décapitée assise avec l'épée à deux mains. C'est ainsi qu'on tranchait la tête, à l'ordinaire, aux condamnés de haute naissance. Mais soit qu'on eût voulu lui infliger une dernière humiliation, après tant d'autres, soit que le bourreau doutât de lui-même — car le manie- ment de l'épée était difficile, — c'est avec une courte hache, semblable au couperet des bouchers, que l'illustre victime allait être frappée. Les exécuteurs la couchèrent de façon que son cou reposât sur le billot, et le valet du bourreau, s'apercevant qu'elle avait placé ses mains sous son visage, les retira pour empêcher qu'elles ne fussent mutilées et les plaça sur son dos. La reine continuait à prier tout haut en latin: "in te Domine, speravi". Le comte de Shrewsbury leva son bâton et se couvrit la face de ses deux mains.

Le couperet s'abattit, mais le bourreau, gagné sans doute par l'émotion, frappa d'une main mal assurée et le premier coup ne fit qu'ouvrir une affreuse blessure à l'épaule. De nouveau, dans le profond silence de la salle, on entendit encore la voie de Marie articulant les paroles latines. Ce

fut seulement au troisième coup que la tête roula sur l'échafaud. Le bourreau s'en saisit et, la montrant aux spectateurs, répéta la formule consacrée:

—Dieu sauve la reine! Ainsi périssent ses ennemis!

Personne ne rendit compte à Elisabeth de cette exécution. Elle vit les signes de l'ivresse populaire, Londres plein de feux de joie; elle entendit les cloches sonnantes à toute volée; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six jours qu'elle fit une question.

—De quoi se réjouit-on?

Lorsqu'elle sut ce qui s'était passé, elle simula une colère et une douleur profondes. Elle fit jeter Davison à la Tour et il ne s'en fallut de peu qu'elle ne poussât la comédie jusqu'à le faire exécuter. Elle prit le deuil avec toute sa cour.

Par ses ordres, Marie Stuart fut enterrée solennellement dans la cathédrale de Peterborough, où reposait cette autre victime des Tudors, Catherine d'Aragon.

* * *

Cependant, la France et l'Ecosse frémissaient d'indignation. L'archevêque de Bourges prononça, à Notre-Dame, une oraison funèbre vraiment admirable. La péroraison en était vibrante comme un appel aux armes. Quant à l'Ecosse, elle était debout. Jacques, voyant un de ses nobles paraître à la cour tout couvert de fer, comme s'il s'agissait de marcher au combat, crut à un oubli et lui rappela l'ordonnance qui prescrivait le deuil en l'honneur de sa mère. Mais le chevalier répondit, en frappant son armure :

—Voici la seule façon de porter le deuil de la reine d'Ecosse.